

des vauriens surpris en ribottant passé minuit dans un clos de bois.

La porte de la voiture se reforma avec bruit et les prisonniers furent transférés à la station Centrale, dans le soubassement de l'Hôtel de Ville.

Cléophas resta à jongler dans sa cellule jusqu'à huit heures du matin.

Alors M. Jules Piton, un avocat distingué du barreau de Montréal, fit retentir ses grosses bottes sur les dalles du passage et s'arrêta devant la porte de chaque cellule pour avoir la défense du prisonnier qui y était enfermé.

Il arriva devant celle de Cléophas et il lui demanda s'il voulait s'assurer les services d'un avocat.

Le prisonnier lui répondit qu'il n'avait pas beaucoup d'argent. Il demanda à M. Piton combien ça coûterait.

—Une piastre, dit l'avocat.

—Je n'ai pas ce montant-là.

—Tenez, je vois que vous êtes un pauvre homme, je vous défendrai pour cinquante cents.

—C'est bien malheureux, je n'ai que vingt cents pour toute fortune.

—Si c'est tout ce que vous avez, je vais le prendre. Donnez-les moi.

—C'est le sergent qui les a dans son pupitre.

—C'est correct, vous me paierez après votre procès. Avez-vous des parents en ville qui pourraient faire quelque chose pour vous ?

—Oui. J'ai ma femme qui reste à l'Hôtel Donegana. Envoyez-la chercher, et je crois qu'elle me donnera quelques sous.

L'avocat se fit donner les noms des témoins et l'adresse de madame Plouf. Après avoir dit qu'il écrirait un mot à la femme de Cléophas, il alla faire visite aux autres prisonniers.

M. Piton ne perdit pas de temps. Il envoya un huissier à l'Hôtel Donegana pour communiquer à madame Plouf la malheureuse nouvelle.

(A Continuer.)

LE VRAI CANARD.

MONTREAL, 21 FEVRIER 1880.

CONDITIONS :

L'abonnement pour un an est de 50 centins payable d'avance, pour 6 mois 25 cents.

Le Vrai Canard se vend 8 centins la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois.

20 par cent de commission accordée aux agents pour les abonnements qu'ils nous feront parvenir.

Les frais de Poste sont à la charge des Editeurs. Greenbacks reçus au pair.

Adresse :

H. BERTHELOT & Cie
Boite 2144 P. O. Montréal.

Nous avons reçu copie du pamphlet du sénateur Trudel sur la question des Chambres Hautes. L'œuvre est savamment élaborée et sa lecture est très intéressante pour les personnes qui s'occupent de politique. L'éditeur est M. Eusèbe Sénécal, No. 10 rue St. Vincent.

CORRESPONDANCE D'OTTAWA.

Mon cher Vrai Canard,

Mais que tu arrives à Bytown, tu écartilleras les yeux comme des vitres de montre lorsque tu verras ce que les gens à Johnny ont fait depuis un an.

On a fait un gros radoub en dedans de la bâtisse du Parlement, surtout dans la chambre des séances.

Tous les murs ont été locrés et dorés. On a peinturé toute espèce de fanfreluche dans la salle des Communes; malheureusement, c'est fait avec un goût rococo.

Je t'assure que Johnny et ses amis ne sont pas blancs. Ils savent ce qui leur pend au bout du nez pour cette session.

L'autre jour j'ai réussi à m'introduire dans les bureaux privés des ministres et j'ai entendu leur conversation qui roulait sur les affaires de la session.

Johnny a commencé à parler le premier :

Ecoutez, mes amis, il n'y a pas à tortiller bien longtemps, mais que Tilley présente ses comptes à la chambre, il faut que chacun de nous soit prêt avec son petit speech. Vous savez que lorsqu'on a grimpé au pouvoir on avait promis au pays de faire moins de dépenses que Mackenzie. Aujourd'hui il faut se faire aller pour le prouver de bic en blanc. Quant à moi dans ma boutique de l'Intérieur, j'ai été obligé de déponser \$70,000 de plus que l'ami de Mac qui était avant moi. C'est une grosse dépense qui a pas été faite depuis une escoussé et ça va sauter aux yeux des amis.

MASSON. — Moi, c'est encore bien plus pire. Avec ma milice j'ai calé \$160,000 de plus que les rouges pendant l'année dernière.

Nom d'une bombo ! comment faire avaler cette coulèuvre aux amis ! si on avait des soldats à montrer dans le pays, mais on n'a ça que sur le papier. La drill shed de Montréal n'a pas encore de couverture, et on compte toujours plus de coronels et de capitaines que de volontaires. En un mot, les affaires sont telles qu'elles sont taie. Voyons, Langevin, comment as-tu trimé les choses dans ton bureau ?

LANGEVIN. — Vous savez, mes amis, que moi, je n'y vas jamais de main morte en affaires. J'ai fait comme autrefois, j'ai envoyé fort. J'ai enfiévré le pays pour \$60,000 de plus que Huntington dans le bureau des postes. Tilley ne sera pas assez Côme pour pas abriter tout ça.

TILLEY. — Mes amis, savez-vous que vous avez brûlé la chandelle par les deux bouts. Savez-vous que vous avez rien que dans une année augmenté la dette du pays de \$9,000,000. C'est dur à digérer, mais il faudra que ça passe. Je vais faire mon possible pour montrer à mes amis que des vessies sont des lanternes, et je crois que j'y réussirai coq. D'abord nos amis n'essaieront pas trop de nous tirer les vers du nez, on leur fera accroire ce qu'on voudra. Et puis j'ai arrangé des chiffres pour prou-

ver que la protection a été une vraie bénédiction pour le pays. La protection, c'est ça qui leur prend le casque aux rouges.

Ces hommes rouges sont gelés à présent. Ils savent qu'ils n'ont plus d'atout et leur parlotte ne sera pas bon longue.

La discussion en était rendue là lorsque Mousseau et Caron entrèrent dans la salle.

MOUSSEAU. — Messieurs, estasez j'aurais un petit mot à vous dire.

LANGEVIN. — Voyons, voyons, tu viens encore grogner.

MOUSSEAU. — La mesure est comble. Je ne puis attendre plus longtemps. Il y a un an que vous me bourrez avec des belles promesses et rien n'arrive. Oui, il arrive quelque chose. C'est Angers, c'est Caron, ou un québécois quelconque qui va me couper l'herbe sous les pieds.

LANGEVIN. — Patiente un peu, mon bon. Tu auras ton tour.

MOUSSEAU. — Faites bien attention. Je commence à en avoir pardessus le menton. Si la moutarde me monte au nez, il y aura du grabuge dans la boutique.

La discussion continue au moment où je mets ma lettre à la poste.

Tout à toi,
LADEBAUCHE.

LES COMMIS

C'est parmi les Commis de magasin, mesdames, que vous trouverez les plus beaux hommes de Montréal, les mieux vêtus, les mieux peignés, les mieux chemisés....

Ne riez pas ! Ce n'est pas à vous coquettes, à blaguer la chemise !... Vous qui en portez de si fines, de si mignonnes, brodées avec art et enrichies des plus merveilleuses dentelles.



Ce qui rend les Commis si beaux, si pimpants, si séduisants, c'est que leur unique étude est de chercher à plaire.

Absolument comme vous, belles dames. Feu pour feu. Billades pour billades ! assaut de compliments et de madrigaux.

Dites donc un peu, pour voir, si vous n'aimez pas à être servies par un élégant commis à moustache bien soignée et aux cheveux à la mode ?

Dites donc que vous n'en choisissez pas de certains, pour aller les contempler souvent, — au grand détriement de la bourse paternelle ou conjugale.

Mais, dites surtout si un gracieux col de chemise avec devant irréprochable, une belle chemise enfin, n'a pas le don de vous fasciner.



Certainement, la saison n'est pas propice avec ses pluies et ses neiges continuelles ; mais, c'est une exception.

En temps ordinaire, quel plaisir de magasiner

Magasiner, c'est séduire.

Il y a des commis qui ont une éloquence intarissable, enjolivée de fleurs de rhétorique, mêlant agréablement la pluie et le beau temps à la qualité des étoffes, et aboutissant à une vente carabinée.

Il est incontestable que les dames n'achètent guère aux commis qui ne leur plaisent pas.

Et ceux qui ne leur plaisent pas ne deviennent jamais chefs de département.



Les magasins de Montréal ont une réputation incontestable dans le Canada. Partout on copie leurs étalages : nulle part on ne le égale.

L'étalage ?... Eh ! c'est la devise de Montréal tout entier !... L'étalage ? C'est la coquetterie, c'est la séduction, c'est le sourire, c'est le compliment des étoffes et des confections !

Et bien, l'étalage, c'est le talent c'est l'art du commis de nouveautés.

Somme toute, j'aime à faire l'éloge des commis de nouveautés, quand je vois tant de gens prétentieux s'en moquer.

Et puis, je le dis tout bas ! Il y a tant de commis qui lisent le *Vrai Canard*, et qui font partie de votre société de ramollis !...

Chut !... Vivent les commis !...

J. C. V.

Dommo fait encore parler de lui. Il grille toujours du désir d'appartenir à l'édilité, croyant que ça lui rapportera quelques coppes. Dans l'excitation de la lutte, il n'oubliera pas d'enfermer son sucrier dans le buffet pour le mettre hors de l'atteinte de ses enfants. On dit que cette fois le maître d'école a engagé un cocher pour le conduire de poll en poll, en lui promettant de l'emploi lorsque les échevins feront des promenades aux frais de la cité. Les contribuables n'oublieront pas la "romaine" que le magister porte dans ses poches chaque fois qu'il va au marché, ni sa manière d'enfiler les aiguilles pour les couturières qu'il emploie afin de ne pas leur faire perdre leur temps. Pauvre Dommo, tu te feras battre en Robert. Le quartier St. Jacques vois-tu, ne sera jamais assez Michel pour supporter ta candidature.

Une tragedie a Trois-Rivieres.

PERSONNAGES.

BAPTISTE, vieux cultivateur.
MARICHETTE, épouse de Baptiste.
GRIPPE-TOUT, officier du revenu
M. T... Marchand.

La scène, pendant les premier et troisième actes, est dans une campagne des environs de Trois-Rivieres.

Le deuxième acte se passe à Trois-Rivieres.

PREMIER ACTE.

MARICHETTE. — Y a un bout, Baptiste. Il faut à e't'heure que